

qui veut, de son plein consentement, mettre fin à ses propres jours.

Jean Marois
Québec

L'euthanasie, une solution indigne

Monsieur le ministre de la Santé, nous sommes tous compassés devant une personne souffrante, et nous admettons tous la dignité humaine. C'est d'ailleurs parce que nous reconnaissons la valeur intrinsèque de la vie humaine que toute personne peut aujourd'hui revendiquer le droit à la vie. Mais il n'existe pas de «droit à la

qui viennent à manquer tout comme vient à manquer le sens qui est à conférer à la souffrance et à la mort.

Face à une situation qui se révèle tragique ou absurde pour certains, la fuite en avant par une précipitation dans la mort n'est-elle pas une solution indigne, une atteinte à notre propre dignité humaine commune? Monsieur le ministre, il faut certes penser le problème de l'euthanasie, mais avant tout afin d'éviter qu'une conscience anesthésiée choisisse la mort en croyant chanter un hymne à la vie.

Simon Lessard
Québec

souvent de l'avenir et de la mort. Tant qu'il avait le contrôle de son esprit et de ses membres, les petits «à-côtés» de la maladie lui semblaient tolérables — le prix à payer pour continuer de jouir de notre vie à deux et des bons moments avec nos enfants, nos petits-enfants et tous ceux que nous chérissions. Mais la perspective de devenir dépendant et incapable de contrôler son corps, peut-être même son esprit, le trau-matisait. Nous cherchions un moyen de partir ensemble, au moment le plus approprié, avant la déchéance totale, nous faisons des scénarios d'adieux. C'était peut-être romantique... mais il l'était et je l'appreciais. Notre quête s'est brutalement terminée le 17 avril 2008, il y a bientôt un an. Il est décédé subitement, tout bêtement, avant d'avoir atteint le stade tellement craint de la perte d'autonomie, de la perte de dignité. Il est libéré de ses hanaises, moi aussi, mais il me manque terriblement. En même temps, je ne peux m'empêcher de remémorer la vie qui me l'a enlevé trop tôt, mais qui nous a fait à tous les deux le cadeau de s'aimer en toute dignité et à égalité. Combien parmi vos lecteurs ont des animaux auxquels ils font la grâce de l'euthanasie par compassion (nous l'avons fait avec notre chien parce que nous l'aimions beaucoup)? Pourquoi laisse-t-on souffrir des gens qu'on aime et qui n'en peuvent plus de s'étendre à petit feu, alors qu'on s'attiriste et se désole pour nos animaux de compagnie? Pourquoi refuser à nos semblables le droit de choisir le moment de leur départ, d'en être conscients et de partager, en toute sérénité, ces derniers moments entourés de leurs proches qui pourront garder le souvenir d'un être digne et courageux? Qu'attend-on pour aimer nos malades suffisamment pour leur accorder le droit de partir dignement et en paix?

Diane Duquet
Saint-Romuald

Point de vue | Jean-Denis Marois, candidat à la maîtrise en service social, Université Laval

La détresse au masculin

Comment un professionnel de la santé, un médecin, un cardiologue, peut en arriver, après une rupture amoureuse, à poignarder ses deux enfants et à tenter de se suicider en avalant une surdose de médicaments? À mon avis, la réponse se trouve, entre autres choses, dans le mode de socialisation des hommes. Une socialisation qui les conduit, encore trop souvent, à fuir leurs souffrances et à poser des gestes qui les entraînent, eux, et ceux qui les entourent, dans une spirale infernale. Durant ma pratique à l'AutonHome, le centre de ressources pour hommes à Québec, des hommes en situation de détresse, en crise, j'en ai vu plusieurs.

Lorsque arrive la séparation, les hommes sont obligés de redé-

finir leur identité et de composer avec toute une gamme d'émotions auxquelles ils ne sont pas préparés. Bien que bon nombre traversent la rupture amoureuse, avec son cortège de deuils, sans trop d'entraves, pour d'autres l'expérience peut devenir une source importante de détresse. C'est le «trou noir», au cours duquel plusieurs expérimentent une période sombre, dépressive, avec idées suicidaires, une sorte de torpeur qu'ils tentent d'engourdir, notamment par l'alcool ou l'usage de drogues.

La socialisation masculine amène les hommes à adopter des comportements différents des femmes en ce qui regarde la recherche et l'utilisation des services d'aide et la manière de se

comporter devant la souffrance. Les hommes éprouvent de la difficulté à percevoir les problèmes, puisque cet état de fait est incompatible avec les rôles masculins traditionnels, car ils menacent l'identité masculine. Éduqué à chercher le pouvoir, à contrôler et à être autonome, un homme qui reconnaît avoir un problème est en contradiction avec l'idéal de genre masculin, car l'aide d'une tierce personne entraîne un aveu d'impuissance, un échec.

RESSOURCES PEU NOMBREUSES

Au Québec, les ressources pour les hommes sont peu nombreuses et le réseau public de services sociaux est débordé, alors que les besoins sont

élevés. Pourtant il existe des pistes de solution. En janvier 2004, le ministre de la Santé et des Services sociaux du Québec déposait le rapport *Les hommes, s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins*. Depuis ce temps, le ministère a élaboré un plan d'action, qui doit actualiser ses recommandations. Or, celui-ci n'a jamais été rendu public...

Dans les circonstances, combien de personnes devront souffrir, jusqu'à la déchirure de l'âme, comme la conjointe du Dr Turcotte, pour qu'enfin quelqu'un, quelque part, prenne la décision de mettre les sommes nécessaires? C'est une question de santé publique autant que d'humanisme.



Jean-Denis Marois
— PHOTO LE SOLEIL, LAETITIA DECONINCK